

Paul Berthier

Le voyage
du maître d'hôtel

roman

Denoël

Le voyage du maître d'hôtel

Paul Berthier

**Le voyage
du maître d'hôtel**

Denoël

roman

© by Editions DENOËL, 1992
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN : 2207.23964.0
B 23964-6

Chapitre 1.

« Voyage !... »

Mon père me donna ce conseil sur un ton si brutal que je le pris pour un ordre ; peut-être en était-ce un. Toute sa vie, il en avait donné, et même à quatre-vingt-dix ans, il n'en avait pas perdu le goût. Moi, j'obéissais toujours.

Le conseil vint un dimanche où nous déjeunions, lui et moi, face à face. Nous étions installés sous la tonnelle, dans le jardin de sa maison du Vésinet. Il me regarda, ou plutôt regarda vers moi, les paupières plissées, le cou tendu. Il avait posé sa main sur l'accoudoir de la chaise gauche. Depuis que ma mère était morte, il s'appuyait souvent sur la chaise laissée libre, quand il avait quelque chose d'important à dire, comme s'il demandait outre-tombe à l'esprit de ma mère de lui donner un peu de la douceur et de la patience qu'elle avait eues à revendre et dont il manquait. Puis il prononça ce mot, en forme de conseil et d'ordre : « Voyage ! »

Edouard Passevent, mon père, fut un grand directeur d'hôtel et un précurseur dans le domaine du tourisme.

Nommé en 1930 à la tête d'un palace de Buenos Aires, il nous emmena, ma mère et moi, de l'autre côté de l'océan. Outre son travail à l'hôtel, il investit dans quelques commerces, et, dès qu'il prenait un congé, il sillonnait les Amériques, du nord au sud, flanqué de son épouse et de son rejeton. Il me montrait, me décrivait, m'expliquait tout : fils unique, j'étais son grand espoir. Un jour, il me transmettrait le flambeau.

Ma mère, en dépit des plaisirs de cette vie aventureuse, eut le mal du pays : elle insista pour que nous retournions en France. En 1948, mon père finit par céder. Après tout, n'était-ce pas une autre forme d'aventure ?

Il créa non loin de Paris une petite chaîne d'hôtels et m'aida, aussi bien moralement que financièrement, à monter ma propre affaire.

Celle-ci, hélas, ne dura pas longtemps : je ne m'en occupais pas comme il l'eût fallu, je gérais mal, les employés ne me respectaient pas, la gabegie s'installait. J'étais en outre amoureux de Viviane, qui me distrait de mon travail par un extraordinaire appétit de vivre et — je ne m'en rendais pas compte — un non moins extraordinaire appétit d'argent. Je courais à la faillite. Le réveil fut brutal : mon père se chargea de le sonner.

Il régla au mieux la liquidation de mon affaire et me trouva par la suite une place de maître d'hôtel dans un restaurant parisien, modeste emploi que j'acceptai provisoirement et que je gardai jusqu'au jour de ma retraite — ce fameux dimanche où, pendant le déjeuner, mon père me demanda ce que j'entendais faire de ce qui me restait d'existence.

Depuis longtemps j'étais devenu humble et timide : je

ne lui répondis pas immédiatement. J'étais aussi un peu surpris : pour la première fois depuis plus de trente ans, il y avait, tout au fond de sa voix, au-dessous du mépris teinté d'affection qu'il me portait, un filet d'espoir.

Je songeai sur le chemin du retour que le voyage était la seule façon de le rendre un peu fier de moi, la seule et sans doute l'ultime.

J'occultai (mais l'idée m'apparut bien plus tard) que le fait de partir me permettrait de ne pas assister à sa mort dont je redoutais l'approche. L'idée m'apparut bien plus tard également qu'il m'avait poussé à voyager pour cette même raison, car il m'aimait d'un amour d'autant plus fort qu'il avait été contrarié.

Un atlas m'offrit le monde. Pour ajouter un hommage au passé à la soumission filiale, je choisis les Amériques. Je téléphonai à mon père ma décision d'accomplir le voyage, ainsi que le choix du terrain. Je ne m'étais pas trompé : il était ému. Par conséquent, je le fus aussi.

Ma mémoire s'était envolée. Ou, plus exactement, mise en repos par moi-même, elle n'avait pas demandé mieux que de s'assoupir. Les livres, par le pouvoir qu'ils ont de nous expédier dans d'autres mondes, sont les précieux auxiliaires de l'oubli. J'avais été un boulimique de la lecture, celle-ci meublant les immenses plages de solitude dont j'eusse pu malencontreusement profiter pour pleurer sur mon sort et sur les temps anciens où j'étais jeune et plein d'espoir. Avant d'être un homme résigné et quasi transparent, j'avais traversé une jeunesse orageuse, les voyages avaient aiguisé mes sens, développé

mon corps, ma curiosité et mon audace. Mon père et ma mère entreprenaient mille choses, j'imaginai que je serais comme eux. Puisqu'ils m'emmenaient partout, la vie était facile et exaltante. A mon retour en France, en 1948, j'avais vingt-cinq ans ; je ne doutais pas une seconde de moi-même.

Viviane, grande et belle jeune femme, faisait tourner la tête aux hommes. Très vite, la mienne ne tint plus sur mes épaules que par miracle. Les gens que fréquentait Viviane étaient de riches oisifs, de jeunes rentiers, ou, pis encore, d'amusants parasites. Ils avaient pris mon hôtel en affection. Pour plaire à Viviane et lui montrer que j'étais un grand seigneur, je régalaient tout ce beau monde.

Cette époque merveilleuse n'eut que le défaut d'être très courte. En effet, quand Viviane sut que mon affaire et moi-même ne valions plus rien, elle me quitta.

Un soir, j'étais seul dans mon manoir déserté. Par la fenêtre de ma chambre où je m'apprêtais à passer la dernière nuit, je contemplais le jardin et la forêt aux alentours. Un vent d'ouest agitait la cime des arbres. La pluie menaçait.

Je compris que ma jeunesse venait de se terminer là.

A vrai dire, j'ai parfois eu la tentation de reprocher à mes parents l'échec que j'ai subi : ma scolarisation avait été morcelée, chaotique. On ne m'avait pas donné assez d'armes. Comment pouvais-je comprendre qu'à Paris m'attendraient d'autres batailles ? Après mes déboires professionnels et sentimentaux, j'eus la France en horreur. Le courage me manqua de fuir là-bas, retrouver mes villes,

mes aventures et mes amis de naguère. La fuite signifiait la rupture avec mes parents. J'avais trop dépendu d'eux et de leurs largesses. Il me sembla plus sage de rester dans leur orbite, quitte à subir le mépris paternel qui avait suivi de près sa colère, et la gentillesse navrée de ma mère. La solution choisie — la mauvaise, bien sûr — m'engagea à tirer un trait sur mon ancienne existence. Je me mis à oublier comme d'autres se mettent à boire, méthodiquement. Le Louis Passevent que j'étais aux Amériques s'effaça peu à peu ; il disparut.

Au début, je souffris beaucoup dans mon nouveau travail.

Mes collègues savaient que j'avais été patron. On n'aime pas les déclassés ; au mieux, on les méprise. J'entendis dans mon dos parler de « pauvre type », et je n'eus pas le courage de me retourner pour affronter celui qui avait prononcé ces mots.

Le patron du restaurant, un ami de mon père, m'inculqua le métier. On oublia bientôt qui j'étais et d'où je venais. C'est ce qui s'appelle rentrer dans le rang.

Quand je marchais d'un pas rapide et silencieux entre les tables et que je m'arrêtais pour dire : « Désirez-vous prendre l'apéritif ? », mon esprit était vide, mon sourire mécanique. J'étais un autre.

Très vite, je ne portai plus grande attention aux clients désagréables, pointilleux, voire impolis. Mon buste s'inclinait légèrement, j'écoutais et je hochais la tête.

Les années passèrent ainsi.

Puisque j'étais résolu à voyager de nouveau, je sortis mes photos de jeunesse que je n'avais osé regarder depuis quarante ans. Je m'aperçus avec surprise que ma vie calme et régulière m'avait au moins laissé physiquement intact. Mon visage, plus mince quand j'étais jeune, aux yeux plus vifs, était resté presque le même ; seuls mes cheveux, toujours aussi drus mais blanchis, attestaient le passage des années. Je n'avais ni bu ni fumé, mon corps était sain, comme si je l'avais préservé en vue d'une vieille remuante. Le seul plaisir auquel j'avais succombé, et cela depuis que je l'avais découvert, à seize ans en Argentine, était celui des femmes. Ma carrière de maître d'hôtel fut jalonnée de succès galants remportés sur des clientes esseulées ou affublées de maris ivres, sur de jeunes serveuses friponnes et sur des midinettes que je draguais le dimanche dans les dancings.

Cette frénésie de conquêtes avait adouci ma douleur lorsque Viviane m'avait quitté, à la suite de ma déconfiture. La frénésie dura plus longtemps que la douleur, mais, comme je craignais que cette dernière ne revînt, je ne tombai plus jamais amoureux.

Les photographies me prouvèrent que l'oubli avait rempli son œuvre : je ne reconnus personne. Les images un peu jaunies me montraient entouré de mes camarades de classe, d'amis de mes parents, puis de jeunes filles dont le visage me rappelait quelque chose : ce quelque chose, justement, était bien vague. D'aucune de ces jeunes filles je n'aurais pu jurer par exemple qu'une telle m'avait donné du plaisir, une telle ému, une telle encore

renversé d'amour. Je savais simplement qu'elles apparten-
naient à un passé délicieux.

D'autres photographies manquaient : elles avaient été
classées par années, et on avait dû égarer des albums lors
de déménagements.

Le seul visage sur lequel je mis un nom avec cer-
titude fut celui de mon ami Eduardo Uribe. Indéfectible
compagnon de mes frasques adolescentes à Buenos Aires,
il avait parfois voyagé avec nous, car ses parents étaient
très liés aux miens. Eduardo était brillant, mais sa lumière
à lui ne s'éteignit pas. Il se lança assez jeune dans l'éle-
vage de bovins et connu la réussite. Nous échangeâmes
de nombreuses lettres. Puis, après ma déconfiture, je ne
lui répondis plus. Ses lettres s'espacèrent rapidement. Je
crois que sa dernière, si je me souviens bien, était
empreinte de nostalgie et de regrets. Enfin, selon mon
désir, je n'eus plus de nouvelles.

Quand je me plongeai dans ces albums, la photo
d'Eduardo Uribe me donna ce que je cherchais incon-
sciemment : l'envie de retourner là-bas. Ouvrir ces vieux
albums avait suffi pour que le parfum de mon ancienne,
si ancienne existence vînt me chatouiller les narines. Etant
donné que j'avais obéi à mon père, que j'allais voyager
et que, dans un curieux élan, j'avais choisi les terres de
ma jeunesse, je devais me persuader que ma décision était
bonne. En effet, un peu affolé par ce que représentait
le voyage, non pas d'un point de vue physique mais psy-
chique, je traversais des moments d'angoisse auxquels seule
l'idée de renoncement mettait un terme. Après quoi cette
idée de renoncement faisait surgir en moi la terreur que
m'inspirait mon père et la certitude qu'il m'était impos-

sible de me renier. Je décidai donc, toute reculade m'étant interdite, de m'habituer à ce qui m'attendait, de l'imaginer, et même de l'appeler de mes vœux.

La préparation du voyage dura plusieurs mois. Il me fallut choisir un parcours, me documenter sur les prix, les hôtels, obtenir les visas, prendre les billets.

Début décembre, une semaine avant le départ, mon père m'accueillit au Vésinet pour un dernier déjeuner rituel. Ce jour-là, il mit les petits plats dans les grands, sa voix se fit plus douce, il plissait les paupières pour me voir vraiment, du mieux possible. Il me parla longuement de l'Amérique du Sud.

Je lui demandai s'il avait des souvenirs de moi quand j'étais jeune. Il en avait, bien sûr, même si c'était ma mère qui s'occupait de moi, me surveillait et connaissait ma vie. Il me rappela que mille projets me traversaient la tête et que souvent nous en discussions ensemble. Il évoqua la passion inlassable avec laquelle je suivais ses récits favoris, ceux qui avaient pour héros certains conquistadores. J'étais surtout fasciné par l'un d'entre eux : Juan de Solis — ce beau nom qui suggère à la fois le soleil et la solitude —, prédécesseur de Magellan, qui trouvait sa ville natale espagnole « trop petite pour ses pensées ».

Puis mon père se tut, réfléchit quelques instants et me dit que c'était à moi, dans le fond, d'avoir mes propres souvenirs. Avais-je tout oublié de ma jeunesse ? Je lui avouai que oui, jusqu'au nom même de Juan de Solis.

Il eut alors ce geste inattendu : il posa sa main sur mon avant-bras. Cela ne dura que deux secondes, mais les larmes me montèrent aux yeux. Je détournai la tête. Il y eut un long silence, et mon père murmura :

« Louis, c'est bien que tu ailles là-bas. C'est très bien. »

Quand arriva le moment de nous séparer, il m'accompagna, chose qu'il ne faisait jamais, jusqu'à la porte.

« Quand reviens-tu, déjà ?

— Au mois de mars.

— Ecris-moi.

— Oui, papa. »

Nous nous embrassâmes et il referma la porte derrière moi.

Dans l'avion qui survolait l'océan Atlantique, une angoisse nouvelle me saisit : j'avais soixante-cinq ans, j'étais une proie facile pour les détrouseurs, escrocs et autres bandits de grand chemin. Je n'avais plus la présence de mon père à mes côtés. A Paris, le vieil homme de quatre-vingt-dix ans me donnait l'illusion que j'étais jeune. Sans lui, je n'étais plus qu'un retraité qui se lançait seul dans un long et effrayant voyage.

Je traversai les Etats-Unis d'est en ouest, regardant les villes d'un œil distrait. Une voix intérieure me chuchotait que ce pays ne constituait qu'un hors-d'œuvre et que quelque chose d'important m'attendait autre part.

Les pressentiments, prémonitions et signes annonciateurs ne sont pas de mon goût mais me sont familiers : Viviane, l'amour de ma vie, les adorait. Elle masquait par un intérêt exagéré envers les événements surnaturels son inculture et sa paresse d'esprit. Il m'arrivait de me mettre en colère quand elle voyait dans la disposition des astres un danger de maladie dont elle conjurait la venue

par une mise au repos absolue ; elle restait au lit vingt-quatre heures, se sentait par conséquent un peu vaseuse et en déduisait qu'elle avait bel et bien jugulé une grave affection. Encore n'était-ce rien à côté des études qu'elle accomplissait régulièrement sur mes propres « thèmes astraux », études au terme desquelles elle annonçait l'imminence d'événements magnifiques, tempérés peut-être par des événements moins bons, ou d'événements désastreux, tempérés probablement par des événements meilleurs.

Sans doute avait-elle lu dans les astres qu'elle me quitterait après avoir épuisé mes largesses et assisté à ma défaite ; en tout cas, si elle le vit, elle ne m'en souffla pas un mot. Elle trouva la mort peu de temps après, en voiture, et j'espère qu'elle contemple tout à loisir ses astres chéris.

Donc, la certitude me tarauda pendant la traversée du Wyoming, de l'Oregon et de la Californie, que m'attendait plus loin une manifestation du hasard. Je tentai d'analyser ma conviction de façon rationnelle : je voyageais après une longue période de sédentarité ; mes sens, longtemps engourdis par le train-train de naguère, étaient soudain assaillis d'images et de sons nouveaux qui les exacerbèrent ; enfin, je m'apprêtais à sillonner des pays où j'avais vécu ma jeunesse, la meilleure partie de mon existence, que je m'étais jusqu'à présent efforcé d'oublier. Il n'y avait donc rien d'anormal à ce que fussent perturbées non seulement mes sensations habituelles mais aussi cette étrange faculté que nous avons tous de nous projeter par l'imagination dans l'avenir.

De même que j'avais analysé rationnellement mes vagues intuitions, je ne m'inquiétai pas lorsque je ressentis la première impression de « déjà-vu ».

C'était à San Francisco. En entrant dans le quartier chinois, je fus persuadé de connaître le lieu, et, comme je marchais dans la rue principale, je vis une enseigne de restaurant surmontée d'une tête de dragon que, me semblait-il, j'avais découverte bien des années plus tôt.

Le phénomène de déjà-vu s'explique, d'après ce que je sais, par un état de fatigue dans lequel les images qu'on voit passent directement dans la mémoire, ce qui les restitue en tant que réalité et, en même temps, souvenir. J'étais déjà, en Californie, assez fatigué, et je mis ce phénomène somme toute banal sur le compte d'une grande lassitude. Il y avait aussi une autre explication, beaucoup plus simple : j'avais vu jadis le quartier chinois, le restaurant et l'enseigne à tête de dragon, puisque nous étions venus en Californie, mes parents et moi, quand j'avais dix-sept ans. Sur les albums que j'avais regardés à Paris, une photo nous montrait tous les trois, souriants, devant la baie de San Francisco et le Golden Gate Bridge. Il était probable que nous avions visité le quartier chinois. Ma mémoire enfuie voulait-elle manifester son retour par des détails absurdes ? J'observai le restaurant et l'enseigne avec attention : ils m'apparurent bien modernes pour avoir existé à l'époque de mon premier voyage, à moins qu'on ne se fût contenté de repeindre la façade telle qu'elle était auparavant, depuis sa création. Je n'osai entrer et me renseigner afin d'éclaircir ce point.

Une autre impression de déjà-vu, à Santa Fe, au Nouveau-Mexique, s'accompagna d'un sentiment désa-

gréable. Cette ville était liée à de mauvais moments, dispute entre mon père et ma mère, entre eux et moi, ou autre chose que je ne pus définir. Ce malaise dura toute la journée et je quittai Santa Fe au plus vite.

Je me rendis à Miami où je m'ennuyai mortellement mais où je me reposai enfin, avant de me rendre en Amérique du Sud, cœur de ma jeunesse.

J'avais établi un itinéraire d'après les conseils de mon père. Le dimanche avant mon départ, il avait cité des villes, évoqué des amis, raconté des anecdotes. L'essentiel de ses souvenirs provenait de Buenos Aires et de l'hôtel qu'il avait dirigé. Il y avait rencontré les personnages les plus divers et les plus originaux. Au fur et à mesure qu'il parlait, ma mémoire, assoupie depuis belle lurette, commençait inévitablement à s'éveiller. Certains personnages resurgissaient, intacts, telle cette dame au port de reine que je croisais dans les couloirs, quand j'avais dix ans, qui m'intimidait beaucoup et qui était en réalité une grande cocotte, ou cet Américain venu passer son voyage de noces, qui n'avait pas dessoûlé pendant cinq jours, écumant les bars de la ville et laissant sa jeune épouse impassible jouer au gin-rummy dans la salle de jeux. Et bien d'autres, tant d'autres. Il m'avait aussi parlé de Rio de Janeiro, São Paulo, Santiago, La Paz, Bogota, Cartagena, tous les endroits où j'étais allé avec ma mère et lui pendant mon enfance et mon adolescence. Là, ma mémoire confondait les lieux, les êtres et les événements, quand elle me les restituait. Parfois un éclair me permettait de revoir une scène précise qui luisait au milieu d'un magma informe. Aussi ne pouvais-je guère, pour déterminer les étapes de mon voyage, m'appuyer sur mon passé, qui ne

me dictait rien, ou sur le passé de mon père, qui n'appartenait qu'à lui.

Néanmoins, puisque j'avais choisi ce continent par goût du pèlerinage, je me devais d'accomplir celui-ci.

Mes intentions étaient de parcourir l'Amérique du Sud en commençant par Rio de Janeiro, puis d'aller à Buenos Aires, Mar del Plata, Santiago, Lima, le Machu Picchu, Bogota et enfin Cartagena, sur la mer Caraïbe.

Les impressions de déjà-vu se multiplièrent.

La fatigue aidant, je m'installai dans un état plutôt dépressif, quasi morbide, que la beauté des villes ou des paysages n'améliorait pas.

Buenos Aires m'offrit une parenthèse. J'y avais vécu plus de dix ans. Même si la ville avait changé, je la retrouvais telle que je l'avais aimée. Parce que j'étais seul et que je me voyais ramené bien des années en arrière, il me vint l'envie de me lancer à la recherche de mon ami d'enfance, Eduardo Uribe.

Cela faisait presque quarante ans que je ne lui avais donné signe de vie, mais j'étais certain que, si j'avais l'occasion de lui parler et de lui raconter mes malheurs, il comprendrait.

Dans ma chambre d'hôtel, je pris l'annuaire. Mon enquête ne dura pas trois minutes. A peine eus-je le temps de penser qu'il était peut-être parti pour une autre ville ou un autre pays, ou même pour un monde meilleur, que je découvrais un Eduardo Uribe et formais le numéro de téléphone. Une voix me demanda : « De la part de qui ? », je répondis : « Louis Passevent. » « Un moment »,

me répondit-on. Quelques secondes s'écoulèrent, puis j'entendis des bruits de pas et une voix altérée par l'émotion.

« Louis ! Ce n'est pas possible ! Où es-tu, Louis ? »

Il éclata de rire, et, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps, je fis de même. Nous étions le soir, avant le dîner. Il me dit : « Ne bouge pas, je passe te prendre. »

Je le reconnus d'abord à sa démarche en canard, et ensuite parce que des amis aussi anciens et solides se reconnaissent immanquablement. Il avait pourtant vieilli de manière effrayante. Nous nous embrassâmes longuement. Il eut l'air surpris et heureux de me voir en si bon aspect physique et me raconta ses ennuis de santé qui expliquaient sa décrépitude.

Il me demanda des nouvelles de mes parents : je lui dis que ma mère était morte et que mon père habitait près de Paris. Les parents d'Eduardo étaient morts tous les deux.

Je fus accueilli chez lui par son épouse Alexandra, une femme élégante et encore belle qui me rappela dès que je la vis une de ces riches clientes du restaurant où je travaillais. A cause de cela je m'inclinai devant elle comme un serviteur, et cette attitude un peu ridicule fit à nouveau éclater de rire Eduardo, et même sourire son épouse qui me prit par les épaules et m'embrassa.

L'appartement était immense et somptueux. Je comptai quatre domestiques. Bien qu'habitué depuis ma plus tendre enfance à la richesse, je fus impressionné par la fortune de mon ami. Outre son appartement, ses tableaux de maîtres et ses objets précieux, il y avait ses florissantes

Paul Berthier


Le voyage du maître d'hôtel

Le jour de sa retraite, Louis Passevent entend son père lui dire : "Voyage !" Il aurait voulu, comme lui, faire une belle carrière dans l'hôtellerie. Hélas, Louis n'a été qu'un simple maître d'hôtel à l'existence sans relief.

Il part donc pour l'Amérique du Sud qu'il n'a pas revue depuis quarante ans. Après la traversée des Etats-Unis, Louis Passevent se retrouve en Colombie où il apprend par hasard qu'un hôtel situé dans les îles du Rosaire porte son nom. Bouleversé par cette révélation, il va y voir de plus près. Commence alors le vrai voyage de l'ex-maître d'hôtel à l'intérieur de lui-même et d'un passé oublié.

Paul Berthier, auteur de deux romans : *Dérive ou la terre prochaine* (1978) et *La Partie d'échecs* (1982) chez Lattès, est également scénariste pour le cinéma et la télévision. Il raconte avec un sens aigu du mystère cette histoire étrange d'un homme brisé qui retrouve la chance qu'il n'a pas su saisir autrefois.



B23964.6  5.92
ISBN 2.207 23964.0
95 FFTC